

La Première Guerre mondiale et le général Joffre... : un peu d'historiographie à partir de trois ouvrages

Autor(en): **Weck, Hervé de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): - **(2021)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-977661>

Nutzungsbedingungen

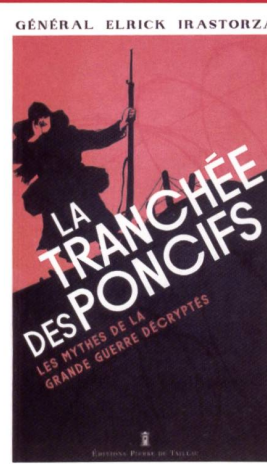
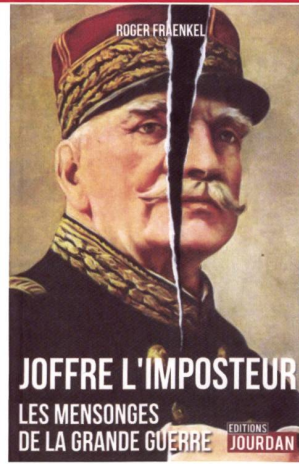
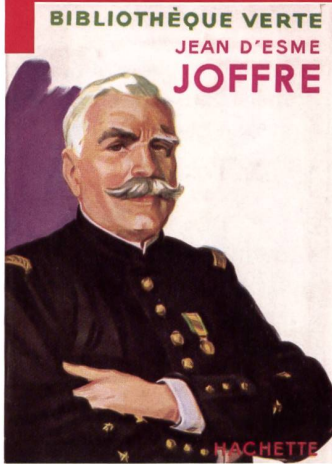
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



1. Le Joffre de Jean d'Esme.
2. Joffre l'imposteur de Roger Fraenkel.
3. La Tranchée des poncifs du général Elrik Irastorza.

Histoire militaire

La Première Guerre mondiale et le général Joffre... Un peu d'historiographie à partir de trois ouvrages

Col Hervé de Weck

Ancien Rédacteur en chef RMS+

Chaque époque se caractérise par des mythes, des valeurs, des façons de penser, des modes et des styles. Il en va de même en histoire. Au XIX^e et au XX^e siècle jusque dans les années 1950, on a connu l'« histoire-bataille des chefs » et le style lyrico-épique d'un Albert Gobat de Crémines, conseiller d'Etat bernois, prix Nobel de la paix, pour qui les soubrettes sont « accortes et sémillantes ». Dans *L'histoire suisse racontée au peuple* paru en 1900, il écrit : « Dirai-je l'exode de cette petite peuplade scandinave qui, chassée par la famine, traversa courageusement la Germanie et vint défricher les forêts vierges du centre de l'Helvétie ? La suivrai-je dans ses nouveaux établissements, dans son fier isolement, plus propice à la liberté et à l'indépendance que le commerce des hommes ? Raconterai-je les violences des baillis et les repréailles, l'orgueilleux seigneur frappé par le laboureur ? »¹

Des historiens français, surtout après la tragédie et les hécatombes de la Première Guerre mondiale deviennent historiographes, hagiographes. Leur pays, ses dirigeants, ses chefs militaires jouissaient d'un véritable don d'infaillibilité ; dans le camp du bien, ils luttèrent pour la bonne cause contre des barbares et des monstres, les boches. « Dire l'histoire est un art, un art aussi merveilleux que dangereux. Car sur ce vaste champ, les plantes sont fort diverses : nous y trouvons le lys odorant de la mystification et la rose éclatante de l'apparat ; l'orchidée d'une troublante perfection et la petite marguerite de la modestie, la mauvaise herbe de la manipulation, la mousse du bas de gamme et la graminée desséchée de réduction. Et en face de ces gerbes, le public se demande ce que l'historien a bien voulu lui dire ou lui faire croire : quel est son message ? Celui de l'Histoire avec un H majuscule ? Ou simplement celui de l'humble auteur, attaché à sa

vision personnelle ? »² Ce qui importe avant tout, c'est de découvrir ou de redécouvrir la raison et la signification des faits.

Un cas exemplaire d'hagiographie dans les années 1950

Dans l'immédiat après Seconde Guerre mondiale, la « Bibliothèque verte » des Editions Hachette, destinée en priorité à la jeunesse, propose de nombreux titres de Jules Verne mais aussi, chose étonnante dans cette collection, *Mes Évasions* du général Giraud, un *Général Lyautey* par André Maurois, les biographies des généraux Foch (1951), Joffre (1953), de Lattre (1952), de Gaulle (1959) par Jean d'Esme.³ Le vicomte Jean Marie Henri d'Esme (1894-1966), qui a pris le pseudonyme de Jean d'Esme, entre en 1914 à la Section indochinoise de l'Ecole coloniale puis s'oriente vers le journalisme et les voyages. En 1941, à la demande du Secrétariat à la jeunesse du Gouvernement de Vichy, il réalise à Ramatuelle le film *Quatre de demain*, l'histoire d'un village de France qui, sous le coup de la défaite, reprend confiance et courage à la suite de la visite d'un groupe de scouts. La plupart des habitants de Ramatuelle participent au tournage, dont le président de la Légion,⁴ le maire, le curé, l'instituteur, le garde-champêtre et le facteur, dans leur propre rôle. D'Esme ne semble pas payer, après-guerre, sa collaboration avec le Gouvernement de Vichy et devient un des auteurs de la maison Hachette et de la collection « Bibliothèque verte ».

2 De Tscherner, Bénédicte, « Parlez-vous histoire ? », in *Clio dans tous ses états*, Editions de Penthes, Pregny-Genève, 2009, p. 719.

3 Il faut ajouter *Leclerc* (1949) et *Gallieni* (1965) chez Plon.

4 La Légion française des combattants est une organisation mise en place par le régime de Vichy, résultat de la fusion de l'ensemble des associations d'anciens combattants. L'Etat français lui assigne la mission de « régénérer la Nation, par la vertu de l'exemple du sacrifice de 1914-1918. » Tous les anciens combattants ne rejoignent pas pour la Légion, qui dispose d'un « Service d'ordre ».

1 Neuchâtel, 1900, p. 95.



Exercice de prise de tranchée à Belfort, un bel exemple d'application de la doctrine de l'« offensive à outrance ».

Dans sa biographie du général Joffre, les généraux allemands manifestent un complexe de supériorité et sous-estiment l'adversaire. Ainsi :

« L'imprudente manœuvre du général von Kluck, chef de la 1^{ère} armée allemande qui – avec un injuste mépris de l'adversaire qu'il juge démoralisé, incapable de réaction et en pleine déroute – abandonne Paris pour foncer à corps perdu vers la Seine et y achever, croit-il, la destruction de l'armée Lanrezac et la dispersion de l'armée anglaise [...]. Von Kluck oblique franchement vers l'Est, négligeant Paris et défilant de flanc en face de la 6^e armée dont il ignore l'existence ou dont il sous-estime les forces. »

« [...] Joffre prend connaissance des derniers renseignements parvenus des armées [...]: les mouvements prescrits se sont effectués partout sans difficulté. Durant ces dix derniers jours, travaillant de la petite aube au soir, allant ici et là pour voir ses chefs d'armées et les Anglais, courant les routes, dictant ses ordres, prenant les sanctions nécessaires, voyant tout, veillant à tout, Joffre, par son calme, sa maîtrise de soi, sa puissance et son autorité, a repris en main la situation, il a parcouru deux mille kilomètres et a imposé, en pleine retraite, son rayonnement et sa foi à tous. Ayant ainsi conscience d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour servir son pays, Joffre – le père Joffre – gagne sa chambre et son lit [...] et s'y endort d'un sommeil paisible et sans rêve. »

Joffre commande « sans la plus légère défaillance, sans le moindre heurt, l'énorme machine guerrière qui travaille d'un seul bloc depuis les Vosges jusqu'à Rouen. » Pour Jean d'Elme, les ministres français ne lui arrivent pas à la cheville. Moltke, lui, laissera s'accomplir la défaite de l'aile droite de son armée, laquelle entraînera la retraite de l'ensemble de ses forces, sans avoir voulu ou avoir pu intervenir dans la lutte.⁵ Malgré la victoire de la Marne, les ennemis de Joffre ne désarment pas, ils entretiennent des polémiques au sujet de la bataille dont ils lui contestent la paternité. Lui, méprise ces attaques... Ils triompheront en 1916, quand le général Joffre est relevé de son commandement.

Le pamphlet d'un Belge expert en organisation de voyages

Roger Fraenkel, un Belge né en 1935 à Liège, dans *Joffre l'imposteur. Les mensonges de la Grande Guerre*,⁶ reprend son livre paru en 2004, *Joffre, l'âne qui commandait des lions*, mais également *Le Jour le plus meurtrier de l'histoire de France : 22 août 1914* de Jean-Michel Steg, *La bataille des frontières* de Jean-Claude Delhez, *La légende noire des soldats du Midi* de Jean-Yves Le Naour. Le rapport de l'homme au réel, donc au

⁵ P. 116, 118, 129, 132

⁶ Fraenkel, Roger, *Joffre l'imposteur. Les mensonges de la Grande guerre*, Éditions Jourdan, Bruxelles-Paris, 2014.



Le général Joffre en visite à la troupe.



mensonge, apparaît largement sous-estimé en histoire comme dans la vie quotidienne. La dissimulation de la réalité s'avère un fait social et intellectuel propre à l'humanité. Roger Fraenkel recense les erreurs du général Joffre dans la bataille des frontières et dans la défense de Verdun. Après une solide purge de généraux « incapables », il reste à la tête des armées françaises jusqu'en décembre 1916, parce qu'il se rend coupable de falsifications et de manipulations auprès des autorités politiques.

« Les mensonges sont omniprésents dans les récits de la Grande Guerre car, dès le début, il a fallu cacher le but de guerre inavoué [...], qui est de récupérer l'Alsace et la Lorraine [...]. La bataille des frontières condamne en cinq jours cinq armées à la retraite, l'Etat-major général, dépassé par l'ampleur des événements qu'il n'avait pas eu la capacité de prévoir, va continuer la série en dissimulant l'étendue du désastre et en faisant peser la responsabilité sur ses subordonnés coupables d'avoir... exécuté ses ordres. Nos chefs militaires se couvrent ainsi aux yeux du pouvoir civil; lequel, à son tour, pour se couvrir aux yeux de la population, soutiendra le choix du chef de l'armée en la glorifiant d'une victoire de la Marne qui ne lui appartient pas. »⁷

La quatrième page de couverture du livre annonce

⁷ Quatrième de couverture de l'ouvrage.

un pamphlet féroce et complotiste qui vise au succès commercial – non l'œuvre d'un historien. Derrière un titre accrocheur, rien de nouveau, mais une compilation de tout ce qui a été écrit contre Joffre, notamment à une époque où le fait d'être républicain et franc-maçon passait pour une tare dans les milieux catholiques. Attaquer le physique d'une personne n'a aucun intérêt historique. Que dire de l'utilisation d'expressions comme « général Rantanplanplan », « Tampon encreur », un « âne qui commandait des lions » ? Les titres de plusieurs chapitres donnent également le ton : « Les archives du bourreau », « Manipulations », « Son chef-d'œuvre [de Joffre]. Faux et usages de faux ».

Diffuser des préjugés et rabaisser n'est pas le travail d'un historien. Attention, pourtant à ne pas passer de l'autre côté de la barrière en prétendant que Joffre était un grand militaire ! Il se montre plutôt médiocre en tant qu'officier du génie, comme généralissime il est conseillé par des officiers alors dans l'ombre, entre autres un certain lieutenant-colonel Weygand, futur général. La victoire de la Marne de septembre 1914, il la doit au général Gallieni qui en est le véritable stratège, mais il accepte d'en donner l'ordre. Il appartient à un véritable historien de situer la juste valeur du maréchal Joffre, de ne pas l'idéaliser mais de ne pas le « massacrer » par démagogie ou par populisme. Le général Joffre n'en reste pas moins un grand soldat, reconnu comme tel par ses contemporains, dont les généraux allemands.

Il faut débusquer les poncifs et les mythes !

Entre 2014 et 2018, le centenaire de la Grande Guerre suscite une avalanche de commémorations, colloques, publications, occasions de mettre en lumière des contre-vérités, également des mythes qui varient selon les époques. Dans son dernier ouvrage, le général Elrick Irastorza, président de la Mission du Centenaire, les appelle poncifs, c'est-à-dire des formules rabâchées, qui ont perdu toute originalité, des clichés. C'est une démarche salutaire et nécessaire.⁸ Il en dénombre trente-deux. Nous en retiendrons cinq, susceptibles d'intéresser en dehors de l'Hexagone.

« Depuis la fin de la guerre désastreuse de 1870, les Français ne pensaient qu'à la revanche » fixant la « ligne bleue » des Vosges. En réalité, le pays se trouve beaucoup plus partagé, l'oubli diminue le nombre des fans de la revanche. À partir de l'affaire d'Agadir, un renouveau patriotique se développe, qui n'appelle cependant pas à la revanche. Une fois la guerre déclaré par l'Allemagne, autant se battre pour récupérer l'Alsace-Lorraine.

« Depuis la défaite de 1870, les militaires ne pensent qu'à l'offensive. » Vers 1910, si le général Foch, commandant de l'École de guerre, prône l'offensive, le colonel Pétain, qui y enseigne la tactique, soutient que le feu tue, comme les assauts à la baïonnette. Deux écoles s'affrontent, la politique va imposer la doctrine à mettre en œuvre en

⁸ *La Tranchée des poncifs. Les mythes de la Grande Guerre décryptés*, Éditions Pierre de Taillac, Paris, 2018.

cas de conflit, l'« offensive à outrance » qui explique la tragique importance des pertes humaines.

« *Les soldats français sont partis la fleur au fusil.* » Les sources privées, pas polluées par la propagande, montrent une mobilisation qui plonge le pays dans un état plus proche de la sidération que de l'enthousiasme débridé. Surtout dans les campagnes, la contrainte sociale et le regard des autres (« Ne nous fais pas honte ! ») expliquent le très faible pourcentage de réfractaires (1,2%) et de déserteurs.

« *Ce n'est pas Joffre qui a gagné la bataille de la Marne.* » Qui, de Joffre ou de Gallieni, a eu le premier l'idée de prendre la 1^{ère} armée allemande de flanc ? Joffre tranche le débat par une formule : « *Je ne sais pas qui a gagné la bataille de la Marne, mais je peux vous dire qui l'aurait perdue.* » Il n'est pas sûr que l'objectif des Allemands soit Paris mais l'enveloppement et la destruction de l'Armée française.

« *Par simple entêtement, le GQG s'est lancé dans une série de vaines offensives particulièrement meurtrières.* » Ces offensives ne sont pas dépourvues de sens, car elles usent l'Armée allemande et la privent de sa liberté d'action sur l'ensemble des théâtres d'opérations : un demi-million d'hommes hors de combat. Le général Joffre porte – aujourd'hui encore – le poids de tous ces revers. Ses écrasantes responsabilités devraient inciter à plus de retenue dans les conclusions d'analyses menées sans concession ni nuances. La guerre, c'est la contingence, disait Charles de Gaulle.

Le général Irastorza n'est pas omniscient et infaillible, certaines de ses affirmations peuvent prêter à discussion. Son ouvrage ne va pas tuer les poncifs et les mythes mais il apporte de la clarté, met en garde contre les idées préconçues, les clichés et surtout les mythes, des hydres qui ont la capacité de se renouveler à chaque époque.

Samuel Butler, au XVII^e siècle, constatait déjà que « *Dieu ne peut pas changer le passé. Les historiens le peuvent.* » Jean d'Ormesson, évoquant son enfance dans le château familial, affirme que « *les hommes, les événements, l'histoire sont toujours ambigus et [...] l'accord des esprits est rarement autre chose qu'un malentendu béni des dieux. La victoire de 1918 signifiait pour mon grand-père le triomphe de l'Armée, de la hiérarchie, de la discipline, de toutes les vertus de la tradition. Elles représentaient pour Jean-Christophe [le précepteur] la fin des armées et de la hiérarchie, le remplacement de la discipline par la solidarité, le triomphe de la liberté. Elle était à l'image du passé pour celui qui aimait le passé. Elle était à l'image de l'avenir pour celui qui attendait tout de l'avenir.* »⁹

H. de W.

9 D'Ormesson, Jean, « Au Plaisir de Dieu », in Œuvres I (La Pléiade), Gallimard, Paris, 2015, p. 815.



Un des portraits officiels du général Joffre. Il n'y a pas que les photos qui sont retouchées !

Facies d'Allemands selon la propagande française.

